



JONATHAN CAPDEVIELLE

23 novembre 2017 - 6 janvier 2018

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS
46^e édition

NANTERRE

AMANDIERS



Théâtre du
Rond
Point



À nous deux maintenant d'après Un Crime de Georges Bernanos

Nanterre-Amandiers, centre dramatique national – 23 novembre au 3 décembre

Conception, adaptation et mise en scène, **Jonathan Capdevielle** // Avec Clémentine Baert, Arthur Bartlett Gillette (en alternance avec Jennifer Hutt), Jonathan Capdevielle, Dimitri Doré, Jonathan Drillet, Michèle Gurtner // Conseiller artistique, assistant mise en scène, Jonathan Drillet // Conception et réalisation de la scénographie, Nadia Lauro // Construction scénographie, Les ateliers de Nanterre-Amandiers – Marie Maresca, Michel Arnould, Gabriel Baca, Théodore Bailly, Mickaël Leblond // Création lumières, Patrick Riou assisté de David Goulou // Création sonore et musicale, Vanessa Court, Arthur B. Gillette, Jennifer Hutt, Manuel Poletti // Composition musicale, Arthur B. Gillette // Régie son, Vanessa Court // Collaboration informatique musicale Ircam, Manuel Poletti // Synthétiseur Modulaire Ray imaginé et construit par Benoit Guivarc'h avec les circuits de Ray Wilson // Costumes, Colombe Lauriot Prévost // Régie générale, Jérôme Masson // Regard extérieur, Virginie Hammel // Production, diffusion, administration, Fabrik Cassiopée – Isabelle Morel, Manon Crochemore et Romane Roussel

Production déléguée Association Poppydog // Coproduction Le Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire ; CDN Orléans/Loiret/Centre ; manège – Scène Nationale – Reims ; Théâtre Garonne – Scène européenne (Toulouse) ; L'Arsenic, Centre d'Art scénique contemporain (Lausanne) ; Le Parvis, Scène nationale Tarbes-Pyrénées ; Ircam (Paris) ; Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Nanterre-Amandiers, centre dramatique national ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de King's Fountain // Avec l'aide du CND Centre national de la danse (Pantin), de La Villette – Résidence d'artistes 2016, du Quartz – Scène nationale de Brest et de Montévidéo, Créations Contemporaines – Atelier de Fabrique Artistique // Remerciements Safia Benhaim, Marie Etchegoyen, Lundja Gillette, Laurence Viallet // L'Association Poppydog est soutenue par la DRAC Île-de-France – Ministère de la culture au titre de l'aide à la structuration. // Jonathan Capdevielle est artiste associé au Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire. // Spectacle créé le 6 novembre 2017 au Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire

Durée estimée : 3 heures

Adishatz / Adieu

Théâtre du Rond-Point – 12 décembre au 6 janvier

Conception et interprétation, **Jonathan Capdevielle** // Lumières, Patrick Riou // Régie générale, Christophe Le Bris // Régie son, Johann Loiseau // Collaboration artistique, Gisèle Vienne // Regard extérieur, Marc Tompkins // Assistance audio, Peter Rehberg // Assistant artistique pour les tournées, Jonathan Drillet // Administration, diffusion, Fabrik Cassiopée – Isabelle Morel, Manon Crochemore et Romane Roussel // Avec la participation d'ECUME, ensemble choral universitaire de Montpellier, direction musicale Sylvie Golgevit avec (en alternance) Pierre-Yves Bruzzone, Paco Lefort, Jean-Luc Martineau, Olivier Strauss, Carlos Vasquez, Benoit Vuillon

Production déléguée Association Poppydog (Bureau Cassiopée – Anne Cécile Sibué Birkeland, Léonor Baudouin et Manon Crochemore jusqu'en janvier 2016) // Coproduction ICI – Centre chorégraphique national de Montpellier Languedoc-Roussillon dans le cadre de]domaines[; Centre Chorégraphique National de Franche-Comté à Belfort dans le cadre de l'accueil-studio (FR) ; BIT Teatergarasjen (Bergen) // Coréalisation Théâtre du Rond-Point (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien du CND Centre national de la danse pour la mise à disposition de studios // Avec l'aide de DACM et l'équipe technique du Quartz – Scène nationale de Brest // Remerciements à Aurélien Richard, Mathieu Grenier, Tibo Javoy et Ya Basta, pour l'enregistrement et mixage des chœurs sur « pitaladyfacegalaxymix », Jean-Louis Badet, et à Barbara Watson et Henry Pillsbury // En partenariat avec France Culture, Télérama et Les Inrockuptibles



Spectacle créé le 12 novembre 2009 à ICI – Centre chorégraphique national de Montpellier Languedoc-Roussillon

Durée : 1 heure

La 46^e édition du Festival d'Automne à Paris est dédiée à la mémoire de Pierre Bergé.

www.festival-automne.com – 01 53 45 17 17 | www.nanterre-amandiers.com – 01 46 14 70 00 | www.theatredurondpoint.fr – 01 44 95 98 21

Photos couverture et page 3 : À nous deux maintenant © Pierre Grosbois // Photo page 4 : Adishatz / Adieu © Alain Monot

« Je suis moi-même en étant les autres. »

Entretien avec Jonathan Capdevielle



Jonathan Capdevielle, vous êtes comédien, chanteur, danseur, manipulateur d'objets, ventriloque... Vous êtes considéré comme un artiste de plateau qui sait tout faire. Vous êtes à présent également metteur en scène. Qu'est-ce qui vous correspond le plus parmi tout cela ?

J'ai créé ma compagnie tout récemment avec le bureau de production Fabrik Cassiopée mais, depuis 2010, si je compte les projets collaboratifs de mise en scène en plus de ceux que j'ai portés seul, j'ai créé six pièces ; il est vrai que cette nouvelle « corde à mon arc » m'intéresse beaucoup et que mon intention, pour le moment, est d'essayer de voir jusqu'à quel point j'arrive à développer mes envies de metteur en scène.

Vous avez énormément tourné votre spectacle Adishatz. Quel effet cela fait-il de présenter tant de fois un solo ?

J'ai déjà, avec *Jerk*, une certaine expérience de cela. *Adishatz* étant un solo beaucoup plus personnel, je suis assez content qu'une pièce si intime touche tant de publics, de régions, de pays, de manière si universelle.

Au sujet des références autobiographiques, considérez-vous le rôle des chansons comme le moteur de la pièce ?

C'est l'un des moteurs, car c'est la bande-son de l'adolescence, fin 1990/début 2000, c'est un juke-box, l'idée

de mélodies entêtantes qui nous restent, qui ont marqué des moments joyeux ou dramatiques. Chaque chanson porte en elle une certaine empreinte émotionnelle qui a influé sur leur choix. Par ailleurs, il y avait la dimension obsessionnelle et l'idée d'être « fan de » que je voulais porter à la scène. Et puisque j'ai été fan de Madonna, pendant une longue période – un peu moins maintenant, même si je suis quand même allé voir son dernier concert –, cela a pris corps avec elle. Oui, ça peut servir à ça, la chanson populaire : provoquer des questions profondes sous des dehors un peu légers... Madonna a su questionner chez moi ma sexualité, la diversité du genre, et même rendre la religion... sexy !

Quant au rôle de l'imitation, qui est ici particulièrement atypique, comment le qualifieriez-vous ?

L'imitation, je dirais que c'est un peu comme un témoignage.

Cela paraît paradoxal : pour témoigner, ne faut-il pas être soi-même ?

En effet, j'imité pour témoigner et j'assume ce paradoxe. Je suis moi-même en étant les autres. Plus précisément, je parle de moi-même en imitant mes proches. Je parle d'eux et, parallèlement, en les mettant en avant, il y a un regard qui est porté sur moi. Et comme je n'imité pas de manière « divertissante »,



avec la volonté de faire rire, cette imitation est enveloppée en quelque sorte d'une certaine pudeur qui n'exclut pas l'humour. Par ailleurs, c'est une imitation qui se détache du corps, j'entends : du corps présent au plateau. L'imitation ici sert à faire parler des fantômes, elle se dissocie du corps. Le corps seul déploie d'autres espaces que celui dans lequel il évolue habituellement. Ainsi la forme au plateau et le mouvement du corps se dissocient-ils, d'une manière parfois forte, surprenante, de ce que l'organe vocal accomplit.

Vous disiez avoir été sensible à l'idée d'avoir touché tant de personnes avec *Adishatz* : peut-être est-ce précisément le fait d'avoir trouvé une forme de foule avec votre seul corps et votre voix qui a constitué ce vecteur d'universalité ? Chacun se reconnaît nécessairement dans l'un de ces nombreux visages ?

Oui, dans ce travail qui cherche, depuis la solitude, à faire apparaître la multitude, sans utiliser d'autres corps au plateau que le mien, dans ce solo qui évoque une foule, j'imité, mais j'imité tout le monde et je n'imité personne. Donc oui, chaque personne dans la salle est interrogée sur la construction de son rapport à l'autre et de sa propre identité, sans que ne lui soient imposées des figures de style qui la rendraient plutôt spectatrice de cela. Les entrées sont multiples, puisque la voix convoque de nombreux personnages, diverses situations, il y a un effort d'imagination à produire pour le public, à savoir essayer de reconstituer par le souvenir un événement.

Les thèmes abordés – la famille, l'adolescence, la perte, l'arrachement à son milieu d'origine – sont un autre moteur de cette adhésion...

Oui, les thèmes sont universels, de même que le rapport à la mort, à la sexualité, à l'amitié... Et évidemment, la question de cette période un peu chaotique qu'est l'adolescence.

À ce propos, cette performance est-elle aussi selon vous un portrait des adolescents un peu « perdus » d'aujourd'hui qui, quoiqu'il s'agisse là d'une description d'une quête d'un adolescent « provincial », pourrait tout aussi bien dépeindre la perte des ados dans les grandes villes ou leurs périphéries ?

Il y a de cela, mais il y a aussi le regard porté par l'artiste que je suis devenu aujourd'hui. La mise en exergue dans la pièce, la possibilité de s'extirper de cette situation-là, offre un espoir derrière ce tableau. Quand je dis « espoir », j'entends un choix, celui de se dire : je m'en vais, je vais faire autre chose, je ne vais pas rester là-dedans. Le choix de l'arrachement à ses racines, à ce qui nous maintient ou, en tout cas, ce qui nous a

donné une certaine vision du monde, mais qui n'est pas la nôtre. Quand nous sommes enfant, l'adulte est référent, il nous dit et nous montre des choses que nous croyons, et l'adolescence est là pour cela, pour éventuellement se dire que nous avons besoin de créer la possibilité de dépasser une approche dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas ou une situation difficile – ce qui n'est pas toujours le cas, heureusement. En ce sens, Bernanos a raison quand il dit que l'enfance est soudainement perturbée par le poison de l'adolescence. En fait, ce n'est pas un choix multiple, il y en a deux : que faire une fois perdues la pureté et la candeur de l'enfance et tout juste esquissée la construction de l'adulte à venir ? Soit tu décides de ne pas aller plus loin et de mourir avec l'enfant quelque part, soit tu décides de dévier ta route. Ce spectacle, c'est ça.

Votre nouvelle création *À nous deux maintenant* repose sur une interprétation du roman *Un Crime* de Georges Bernanos. Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce livre ?

D'abord, j'ai vu les films de Bresson, *Mouchette*, et Pialat, *Le Journal d'un Curé de campagne*, qui m'ont beaucoup marqué ; ces adaptations cinématographiques présentent chacune à leur façon le paroxysme de ce que signifie être un enfant de la pauvreté, et de ce fardeau qu'il lui faut assumer. Bernanos écrit très bien sur ces choses-là. Par ailleurs, en 2008, j'ai été contacté par Jean Couturier pour jouer le rôle du curé de Mègère – personnage principal du roman *Un Crime* – dans une pièce radiophonique. Cela a été mon premier contact avec l'écriture de Bernanos en tant que telle, et ça m'est resté. Enfin, j'avais envie, dans ma prochaine pièce, d'explorer autre chose que l'autobiographie et de me confronter à l'écriture d'un auteur, me détourner de l'autofiction. J'aurais pu m'appuyer sur une œuvre théâtrale mais j'ai préféré l'œuvre romanesque. *Saga* était déjà une œuvre romanesque, une forme de fresque familiale, un roman de vie, et, comme dans *Adishatz*, il y a beaucoup d'aventures de jeunesse réellement vécues. Ces deux pièces sont peuplées de personnages emblématiques de mon enfance, à la Maupassant ou à la Pagnol, qui sont vraiment des figures de terroir, puissantes, de celles qui forgent un regard sur le monde. Ces adultes auraient pu me mettre en danger, car ils jouaient à des jeux un peu dangereux dont l'enfant que j'étais était témoin malgré lui, mais ils ont finalement été une sorte de protection.

Cette préadolescence inattendue, « en marge », a-t-elle été selon vous ce qui vous a propulsé dans votre parcours d'artiste ?

Cette immersion très jeune dans un certain banditisme

a clairement été un catalyseur qui a activé chez moi ce désir de théâtre. Cette vie de brigand pendant trois ans, avec mon beau-frère, ses enfants et ma sœur, cette vie unique, extrême, à peine croyable pour mes proches quand je la leur raconte – et c'est donc bien qu'il y a derrière tout cela quelque chose entre réel et fantasme –, m'a beaucoup inspiré, c'est certain. Très tôt, j'ai fabriqué du théâtre. J'avais entre 11 et 14 ans, et ma sœur était très jeune aussi, à peine 20 ans ; elle était avec ce garçon, boulanger dans la vie, mais bandit dans le sang. C'était sensationnel de vivre avec eux : nous vivions, dans un cadre sans temporalité, une expérience-limite permanente. Cette infinie liberté nous contraignait à grandir un peu plus vite que prévu, parce qu'il fallait savoir se prendre en charge, et parce que j'assistais à des scènes entre adultes que je n'aurais dû ni voir ni entendre. Et puis plus tard ça a été une véritable tragédie familiale : une succession de décès. C'était en quelque sorte une tragédie grecque, où tous les vivants tombent, et où il faut faire avec les morts, avec la maladie et la mort, avec une remise en question brutale des repères... En tout cas, la vie avec ma sœur et mon beau-frère m'a véritablement mené vers le théâtre, oui, j'adorais ça, c'étaient eux qui me payaient les cours et, plus tard, le permis de conduire. Ils sentaient chez le gamin que j'étais qu'il y avait ce besoin artistique : très jeune, j'ai été emporté par la danse, emporté par le chant, j'imitais tout le temps, j'inventais des histoires, je mettais en scène les choses et les situations, avec d'autres enfants parfois. C'était bien entendu une manière de me couper de la réalité, je transcendais la difficulté du réel en faisant théâtre de tout ce qui m'entourait.

Il y a d'ailleurs dans *Un Crime* un frottement avec le fantastique qui vous a sans doute intéressé ?

Bien sûr, je pense même que, sans cela, je ne me serais pas lancé dans l'aventure de cette adaptation, qui représente un travail considérable. Or, c'est exactement ce point de connexion qui me porte : je m'appuie sur mes intuitions et sur mon expérience vécue pour adapter ce Bernanos-là, qui n'est peut-être pas le plus compliqué, mais qui est traversé de nombreuses thématiques qui sont toutes assez fortes et tortueuses.

Parmi ces thèmes : la religion, l'ambivalence de la sexualité du protagoniste principal, le portrait des personnages des contrées françaises, quels sont ceux que vous avez souhaité mettre en avant ?

Avant tout, la figure centrale androgyne m'a vraiment stimulé. La séduction ambiguë que le prêtre exerce, la fascination qu'il provoque chez les paysans, chez ces gens de la campagne, me rappelle tant de per-

sonnages que j'ai connus, avec leur charisme, leur influence... Il faut dire que dans l'entre-deux guerres, le prêtre avait une importance et un pouvoir autres que maintenant. On lui accordait une confiance inaliénable. Ce qui est fascinant, dans le jeune héros du roman, c'est que ce n'est pas un vrai prêtre. Le personnage intemporel est déguisé, chacun croit voir, sous la soutane, l'homme de Dieu. Il est déjà concrètement très difficile de pénétrer la personnalité parfois très empruntée d'un curé, sous l'habit qu'est cette soutane universelle. En l'occurrence, il se trouve qu'il ne s'agit pas d'un homme de Dieu, mais d'une fille de détroquée, trébuchée depuis toute petite par sa mère de pension en pension pour la cacher au monde. Toujours obligée de dissimuler son identité, elle n'a finalement fait que copier l'adulte qu'était sa mère. Cet effet de mimétisme entre la fille et la mère, Bernanos le décortique de façon sublime, et avec quelle violence ! On s'arrête souvent aux meurtres à la première lecture, mais le mobile est en fait bien plus profond. Bernanos perd le lecteur comme on le fait rarement dans les polars : au lieu de dessiner un entonnoir, il élargit tout, et la résolution de tout cela n'est même pas claire. C'est une enquête, donc on se dit : enquête, indices, mobile, peut-être complices et, surtout, coupable. Alors, au début, oui, mais après, accroche-toi [*rires*] ! En fait, je pense qu'il s'est perdu lui-même, il y a eu un moment de vrille. Il faut dire qu'au départ, il a produit ce livre dans une visée pécuniaire, il avait juste un auteur de référence en la matière mais ne connaissait pas du tout le style du polar. Sa maison d'édition lui a d'ailleurs refusé la deuxième partie, en lui disant : « on n'y comprend rien, il va falloir espacer les soutanes et la psychologie » [*rires*]. C'est extraordinaire ! Lui-même ayant « le cul entre deux chaises », il n'a pas espacé les soutanes, mais il les a utilisées autrement : il n'y a plus eu de vrai prêtre, mais l'idée de ce prêtre travesti. Tout cela est si cocasse que... j'ai fini par ajouter Bernanos, dans la pièce, parmi les personnages [*rires*]. J'ai eu envie de le mettre sur scène pour endosser le rôle du juge d'instruction, de celui qui mène l'enquête. Le climat presque surnaturel s'ajoute au réalisme de l'enquête, les nuits sont trop longues, les éclaircies trop rares et la fièvre gagne les personnages : on bascule souvent dans le rêve, bon ou mauvais, dans l'hallucination, un état entre veille et sommeil qui fait émerger un propos, lequel prend de la hauteur et questionne le réel en guidant vers la découverte de la vérité.

Dans le roman, il y a une tension permanente entre accepter d'être « pris en otage de son milieu » et faire le choix de s'en extirper ; cette question du

déterminisme social, déjà au centre d'*Adishatz*, a dû vous séduire au plus haut point...

Cela m'a d'autant plus intéressé que le personnage central, une amoureuse prise en étau entre sa condition et son envie d'en sortir, doit sans cesse improviser. Cette soutane, de fait, ce n'était pas sa volonté de la porter. En réalité, elle a croisé par hasard le chemin du vrai curé, dans sa fuite après avoir commis son premier meurtre, et n'a pas eu d'autre choix que de l'assassiner. Alors, elle se « travestit » et portera ce nouveau masque jusqu'à la fin. Une partie de l'explication réside dans le fait que l'héroïne, fille cachée de la servante de la riche Châtelaine assassinée et amante de l'héritière, tente une démarche auprès de cette femme fortunée pour la réconcilier avec sa petite nièce, menacée d'être déshéritée. C'est un polar tentaculaire qui a inspiré le travail de la scénographe Nadia Lauro. Elle a proposé un dispositif visuel qui intensifie les ramifications et entrelacements récurrents dans le texte de Bernanos. Elle a imaginé une sculpture arborescente qui se déploie au-delà du cadre de scène du théâtre. Une souche vénéneuse, reproduction fidèle d'un sujet bi-centenaire extraordinaire, qui impose également un envahissement maximal et invisible de l'espace sous-terrain.

Les questions sur la religion proprement dites ont-elles retenu votre attention ?

Là encore, oui, mais en ce qu'elles se cristallisent dans ce personnage, qui arrive à porter différents masques, celui de la religion étant son dernier moyen de se cacher. Or cette soutane qui la sauve de prime abord est aussi sa prison, et sera enfin son tombeau.

Êtes-vous croyant ?

Non. Et d'ailleurs, il n'y a aucun jugement, de part et d'autre, sur le personnage de l'héroïne. Son travestissement n'est que la conséquence d'un hasard ; ce qui importe, c'est de discerner le vrai du faux qui se dégage de cette figure construite à la hâte par l'héroïne. Même lorsqu'elle déploie sa parole, son discours n'en est pas moins lié à autre chose que du religieux, qui est loin des clochers. Il est plus près du cœur et de la confusion des sentiments amoureux, révélateurs aussi d'une lointaine souffrance, celle du berceau, « qui est moins profond que la tombe » selon Bernanos. Croyant ? Enfin, je crois en des trucs mais... Je n'ai pas fait de catéchisme. En revanche, je suis baptisé, pour avoir une place dans « le trou », bref, pour la question pratique de l'endroit où t'accueillir, du cimetière, puisqu'on n'a pas le droit de te mettre dans le jardin [*rires*]. Par contre, je suis allé à Lourdes, très souvent, mais précisément pour voir ces figures de prêtres qui

me fascinaient. En effet, le pèlerinage à Lourdes est l'occasion de voir une ville envahie de soutanes, de cardinaux... et de se rendre compte du pouvoir, intouchable et mystérieux, que dégage ce rassemblement religieux, porté par une croyance, celle qui, justement, pour Bernanos, doit être la plus authentique possible.

Avez-vous voulu donner une morale à l'histoire ?

Pas de morale, simplement le rêve « Bernanosien », une espérance désespérée. C'est un auteur qui manie humour noir et fascination pour la mort avec une extrême finesse. L'avenir n'est pas gai chez Bernanos, en ce qui concerne le regard qu'il porte sur son époque et son avenir. Sa réflexion sur le monde était comme prémonitrice : « Ce qui m'épouvante – Dieu veuille que je puisse vous faire partager mon épouvante – ce n'est pas que le monde moderne détruise tout, c'est qu'il ne s'enrichisse nullement de ce qu'il détruit. En détruisant, il se consomme. Cette civilisation est une civilisation de consommation, qui durera aussi longtemps qu'il y aura quelque chose à consommer. Oh ! je sais qu'il vous en coûte de la tenir pour telle alors que son unique loi paraît être, précisément, la production, et même la production à outrance. Mais cette production monstrueuse, ce gigantisme de la production, est précisément le signe du désordre auquel, tôt ou tard, elle ne peut manquer de succomber. En détruisant, elle se consomme. En produisant, elle se détruit. La civilisation mécanique et concentrationnaire produit des marchandises et dévore les hommes. »

Propos recueillis par Mélanie Drouère, avril 2017

Jonathan Capdevielle

Né en 1976, Jonathan Capdevielle, formé à l'École supérieure nationale des arts de la marionnette, est acteur, marionnettiste, ventriloque, danseur et chanteur. Il a participé à plusieurs créations, sous la direction, entre autres, de Lotfi Achour, Marielle Pinsard, David Girondin Moab, Yves-Noël Genod et Vincent Thomasset. Collaborateur de Gisèle Vienne, il est interprète au sein de presque tous ses spectacles. Il développe ses propres projets depuis 2009, année de création de son solo *Adishatz/Adieu*. Suivent plusieurs commandes : *Popydog* au CND Centre national de la danse (Pantin), en collaboration avec Marlène Saldana, *Spring Rolle*, sur une proposition du far^o – festival des arts vivants de Nyon, et *Cabaret Apocalypse* au Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire. En 2015, il crée *Saga* au Parvis, Scène nationale Tarbes-Pyrénées, et en 2017 *À nous deux maintenant* au Quai, Centre dramatique national Angers Pays de la Loire.



46^e édition

13 sept – 31 déc 2017

ARTS PLASTIQUES & PERFORMANCE

Gerard & Kelly
Reusable Parts/Endless Love
CND Centre national de la danse
State of
Palais de la Découverte / FIAC
Timelining
Centre Pompidou

Karla Black
Archives nationales
Beaux-Arts de Paris

Meg Stuart / Tim Etchells
Shown and Told
Centre Pompidou

William Forsythe x Ryoji Ikeda
La Villette, grande halle

THÉÂTRE

Simon McBurney / Complicité
La Pitié dangereuse de Stefan Zweig
Les Gémeaux / Sceaux
avec le Théâtre de la Ville

Forced Entertainment / Real Magic
Théâtre de la Bastille

Fanny de Chaillé / Les Grands
Centre Pompidou

Tania Bruguera
Endgame de Samuel Beckett
Nanterre-Amandiers

Théâtre du Radeau / François Tanguy
Soubresaut
Nanterre-Amandiers

Mohamed El Khatib
Stadium
La Colline – théâtre national
avec le Théâtre de la Ville
Théâtre Alexandre Dumas / St-Germain-en-Laye
Théâtre de Chelles
Théâtre Louis Aragon / Tremblay-en-France
L'Avant Seine / Théâtre de Colombes
Théâtre du Beauvaisis
C'est la vie
Théâtre Ouvert
Théâtre de la Ville / Espace Cardin
Conversation entre Mohamed El Khatib et Alain Cavalier
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Talents Adami Paroles d'acteurs / Jeanne Candel et Samuel Achange
La Chute de la maison
CDC Atelier de Paris

Suzuki Matsuo
Go-on ou le son de la déraison
Maison de la culture du Japon à Paris

Timofeï Kouliabine
Les Trois Sœurs d'Anton Tchekhov
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier

Laila Soliman / Zig Zig
Nouveau théâtre de Montreuil

Romeo Castellucci
Democracy in America
MC93

Encyclopédie de la parole / Emmanuelle Lafon / blablaba
Théâtre Paris-Villette avec la Villette
Centre Pompidou avec le Théâtre de la Ville
Théâtre Paul Éluard de Choisy-le-Roi
T2G – Théâtre de Gennevilliers

Vincent Thomasset
Ensemble Ensemble
Théâtre de la Bastille

Baptiste Amann
Des territoires (...D'une prison l'autre...)
Théâtre de la Bastille

Milo Rau
Compassion. L'histoire de la mitraillette
La Villette, grande halle

Lucia Calamaro
La Vita ferma. Sguardi sul dolore del ricordo
Odéon-Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier

Mapa Teatro / La Despedida
Théâtre des Abbesses

Luis Guenel / El Otro
Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine
Théâtre Paul Éluard de Choisy-le-Roi
La Ferme du Buisson
Théâtre de la Ville / Espace Cardin
Théâtre Jean Arp / Clamart

Nicolas Bouchaud / Éric Didry
Maîtres anciens de Thomas Bernhard
Théâtre de la Bastille

Jonathan Capdevielle
À nous deux maintenant
d'après Georges Bernanos
Nanterre-Amandiers
Adishatz / Adieu
Théâtre du Rond-Point

Julie Deliquet / Collectif In Vitro
Mélancolie(s)
La Ferme du Buisson
Théâtre de la Bastille

Vincent Macaigne
Je suis un pays
Voilà ce que jamais je ne te dirai
Nanterre-Amandiers
En manque
La Villette, grande halle
avec le Théâtre de la Ville

DANSE

PORTRAIT
JÉRÔME BEL
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Jérôme Bel / Gala
Théâtre du Rond-Point
avec le Théâtre de la Ville
Théâtre de Chelles
Théâtre du Beauvaisis
Théâtre du Fil de l'eau / Ville de Pantin
Espace 1789 / Saint-Ouen
MC93

Jérôme Bel – Theater HORA
Disabled Theater
La Commune Aubervilliers
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Jérôme Bel / Cédric Andrieux
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
Théâtre de la Ville / Espace Cardin
Théâtre de Chelles
Espace 1789 / Saint-Ouen

Jérôme Bel / Jérôme Bel
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Jérôme Bel / Véronique Doisneau (film)
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Jérôme Bel
Pichet Klunchun and myself
Centre Pompidou

William Forsythe / Trisha Brown / Jérôme Bel – Ballet de l’Opéra de Lyon
Maison des Arts Créteil
avec le Théâtre de la Ville

Jérôme Bel – Candoco Dance Company
The show must go on
L’apostrophe – Théâtre des Louvrais / Pontoise
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines
MC93 avec le Théâtre de la Ville

Jérôme Bel / Un spectacle en moins
La Commune Aubervilliers

Noé Soulier / Performing Art
Centre Pompidou

Wen Hui / Red
Théâtre des Abbesses

Musée de la danse / Fous de danse
Le CENTQUATRE-PARIS
avec le CND Centre national de la danse

Mette Ingvartsen / to come (extended)
Centre Pompidou

Dorothée Munyaneza / Unwanted
Le Monfort
Théâtre du Fil de l'eau / Ville de Pantin
Le CENTQUATRE-PARIS

Boris Charmatz / 10000 gestes
Chaillot – Théâtre national de la Danse

Marcelo Evelin / Dança Doente
T2G – Théâtre de Gennevilliers

Jan Martens / Rule of Three
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Maguy Marin / Création
Maison des Arts Créteil
avec le Théâtre de la Ville

Gisèle Vienne / Crowd
Nanterre-Amandiers

Nadia Beugré / Tapis rouge
CDC Atelier de Paris

Marlene Monteiro Freitas
Bacchantes – prélude pour une purge
Centre Pompidou
Nouveau théâtre de Montreuil

MUSIQUE

PORTRAIT
IRVINE ARDITI & QUATUOR ARDITI
FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

Brian Ferneyhough
Radio France / Studio 104

Clara Iannotta / Mark Andre / György Ligeti / Wolfgang Rihm
Théâtre des Bouffes du Nord

Olga Neuwirth / Salvatore Sciarrino / Hilda Paredes / Iannis Xenakis
Théâtre des Bouffes du Bord

Rebecca Saunders
Église Saint-Eustache

Richard Wagner / Wolfgang Rihm / Gustav Mahler
Grande salle Pierre Boulez – Philharmonie de Paris

György Kurtág / Salvatore Sciarrino
Salle des concerts – Cité de la musique

Claude Debussy / Jörg Widmann / Luciano Berio / Igor Stravinsky
Grande salle Pierre Boulez – Philharmonie de Paris

Kristoff K. Roll / À l'ombre des ondes
Palais de la Porte Dorée
La Pop

Hugues Dufourt
Les Continents d'après Tiepolo
Centre Pompidou

Luigi Nono / Gérard Pesson / Claude Debussy
Radio France / Auditorium
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines

Salvatore Sciarrino
Œuvres des années 1970 et 1980
Théâtre de la Ville / Espace Cardin

Oriza Hirata / Toshio Hosokawa / Toru Takemitsu
Salle des concerts – Cité de la musique

THÉÂTRE/ MUSIQUE

Encyclopédie de la parole / Joris Lacoste et Pierre-Yves Macé
Suite n°3
Théâtre de la Ville / Espace Cardin
L’apostrophe – Théâtre 95 / Cergy-Centre

CINÉMA

Harmony Korine
Rétrospective / Exposition
Centre Pompidou

Matías Piñeiro / Pour l’amour du jeu
Jeu de Paume

Harun Farocki / Christian Petzold
Rétrospectives / Exposition Harun Farocki
Centre Pompidou

Abonnement et réservation
www.festival-automne.com
01 53 45 17 17

***** Spectacles présentés par Nanterre-Amandiers, centre dramatique national et/ou le Théâtre du Rond-Point et le Festival d'Automne à Paris



Partenaires média de l'édition 2017

